

Comme un disque rayé : Violence et résistance politique

Gabriel Kuhn

Au début de juillet 2017, une grande manifestation a eu lieu à Hambourg contre la réunion des chefs d'État du G20. Des conflits et des divergences ont éclaté entre les anarchistes non violents de Graswurzelrevolution et d'autres provenant du courant insurrectionnaliste, théorisé notamment par Peter Gelderloos aux États-Unis et Alfredo Bonanno en Italie. Nous avons demandé un commentaire à Gabriel Kuhn, militant anarchiste et auteur de plusieurs ouvrages en anglais et en allemand, qui se situe dans un troisième courant.

VOILÀ BIEN TRENTE ANS QUE JE SUIS IMPLIQUÉ DANS LE MOUVEMENT anarchiste. Et tel un disque rayé qui ressasse indéfiniment la même rengaine, un couplet revient sans cesse : le recours à la violence en tant que ressource du mouvement social. On peut répondre que la question est insoluble, rituelle et fastidieuse. Ou bien reconnaître qu'elle est inévitable parce que le sujet est complexe, troublant, et que chaque cas particulier doit être traité pour lui-même. Cette seconde approche est la seule qui puisse rendre le débat fructueux. Somme toute, c'est une question politique, éthique et stratégique de grande importance.

Le débat sur la violence et la résistance politique a fait notamment irruption après des émeutes qui éclatèrent au cours des protestations contre le G20 à Hambourg en juillet 2017. Les points de vue divergèrent comme de coutume : les uns estimaient que ces émeutes jetaient le discrédit sur les préoccupations et les revendications des protestataires ; les autres les jugeaient légitimes, ou du moins compréhensibles, du fait de la lourde répression policière ; et elles révélaient l'existence d'une résistance militante vivace et salutaire contre l'État et le capitalisme néolibéral.

Mes écrits parus en allemand et en anglais ont incité l'équipe de rédaction de *Refractions* à m'inviter à ce débat et j'en suis très honoré. Il ne s'agit pas de flatterie : je me trouve parfois en position

inconfortable dans cette controverse. Je ne partage ni la totalité des positions des « non-violents » ni de celles des « enragés, » ni leurs antagonismes qui souvent se dégradent en conflits très tendus.

Je ne me suis jamais considéré dans le camp des non-violents. Il existe des situations où une résistance politique violente est non seulement justifiée, mais où elle entraîne une réelle amélioration de la vie pour les opprimés. En outre, il est difficile de dicter aux révoltés les moyens qu'ils doivent choisir. Ce qui est censé et réalisable dans certaines circonstances peut être absurde dans d'autres. Il faut que nos attitudes courantes en matière de violence soient cohérentes et non pas prisonnières de débats éthiques abstraits. Je rejette cependant toute tentative de banaliser, glorifier ou romantiser la violence. Le lien inhérent qui existe entre violence et oppression est l'argument le plus convaincant de l'anarchisme non violent. Car je pense que même si la résistance violente devient nécessaire, elle est cause de désolation plutôt que de célébration. Les militants non violents offrent à chacun un cadre moral important pour ses actions.

Je ne veux pas m'engager ici dans le débat « violence ou non-violence. » C'est une discussion idéologique et moralisante très peu pertinente pour nos actions et très artificielle. Presque personne ne prône la non-violence absolue. Même les militants non violents concéderaient que la violence peut être légitime dans certaines circonstances, par exemple s'il y a besoin de s'autodéfendre individuellement ou collectivement. Et cette dernière position déplace la controverse « violence ou non-violence » vers une tout autre question : à partir de quel seuil peut-on recourir à la violence ? Quant aux partisans de l'action violente, il en est de même : aucun militant sensé ne justifierait n'importe quelle forme de violence. Il ne s'agit donc plus d'opposer violence et non violence mais de définir des frontières. C'est de cela que je veux discuter.

Sur ce point, j'accorderai une attention particulière à l'action militante qui a lieu dans les pays de l'hémisphère nord. Cela pour trois raisons : 1° C'est dans cette région que je milite ; 2° Je présume que c'est dans cette zone que la plupart des militants liront ce texte ; 3° Et leurs discussions seront plus animées si les exemples sont tirés de leur propre monde. De fait, une attitude plus tolérante prévaut quand il s'agit des pays du Sud. Seuls les pacifistes purs et durs, par exemple, contestent la lutte armée des Kurdes progressistes en Syrie. La question change évidemment selon les différents terrains

des divers acteurs. Et si mes commentaires sur la violence, la résistance et la politique peuvent s'appliquer aussi à des conflits dans le Sud, ce n'est pas l'objet de mon propos.

Mon article entend souligner l'importance d'une discussion sérieuse et pondérée au sujet de la violence afin d'aborder l'essentiel, en dernière instance, à savoir l'édification d'un mouvement puissant et unifié contre les formes de violence qui caractérisent nos vies.

SURMONTER LES CLICHÉS

Tout dialogue équilibré et solide doit commencer par écarter les clichés inutiles, les images totalement erronées du manifestant contestataire faisant exploser sa haine du monde entier, celles du casseur compulsif ou de l'ado des classes moyennes qui s'amuse à briser les carreaux des fenêtres. Existe-t-il des émeutiers insoucieux des affaires publiques et irréfléchis ? Cela se peut. Mais, fort heureusement, on ne peut pas contrôler chaque manifestant, – même dans une protestation non violente.

La grande majorité des protestataires qui mènent des actions violentes ont de bonnes raisons d'être présents eux aussi dans la manifestation, que nous soyons ou non d'accord avec leurs choix. Ils prennent des options qui méritent d'être soigneusement considérées plutôt que d'être écartées de la discussion et remplacées par des attaques strictement personnelles.

Il en est de même vis-à-vis des militants non-violents. Ce ne sont pas des « poules mouillées » ni des « libéraux » et très peu d'entre eux se rendent tristement célèbres en organisant une « police de sécurité » en obstruant les actions des manifestants violents ou même en les livrant à la police.

Quoiqu'un tel comportement existe, il est souvent très surfait, et on y rencontre très peu de partisans d'un changement radical de système social, si même il y en a. Pour mener à bien une discussion fructueuse au sujet des enjeux de la lutte, nous devons surmonter les préjugés qui souvent empêchent d'emblée de les aborder.

QU'EST-CE QUE LA VIOLENCE ?

Une discussion sérieuse de la violence doit en établir la définition. Or je crois que certains exagèrent les difficultés qu'une telle définition

entraîne. Oui, la violence est un terme complexe – mais c’est aussi le cas de beaucoup d’autres termes que nous utilisons : patriarcat, racisme, amour ou colère. Si nous concluons que jamais nous ne réussirons à donner le même sens à ces mots, autant cesser toute discussion plutôt que de l’escamoter.

La plupart d’entre nous saisissons le sens général de ce que signifie la violence. Quand on dit : « Fais attention quand tu discutes avec Jean, il peut être violent », il est communément admis que si Jean n’aime pas ce que nous lui disons, il risque de nous donner un coup de poing. Quand on parle d’une société non violente, on entend qu’elle mettra fin à la violence familiale, aux homicides par armes à feu, aux pugilats, et ainsi de suite. On interprète de la même manière ce que signifie avoir des parents violents, un conjoint violent, de grandir dans un quartier violent ou d’être victime d’un crime violent.

J’utilise ici le mot « violence » pour désigner un comportement intentionnellement véhément, menaçant et destructeur. J’ajoute deux précisions pour éviter les malentendus : 1° Je trouve très utile l’expression « violence structurelle. » Nous sommes violents si nous frappons quelqu’un au visage, mais nous sommes tous associés à des régimes violents quand nous achetons la nourriture dans un supermarché, quand nous utilisons un passeport de l’Union Européenne pour voyager, ou quand nous rédigeons un texte sur notre ordinateur personnel. 2° Je crois qu’un comportement peut être violent même s’il ne blesse pas physiquement des personnes. Dynamiter un bâtiment, brûler une voiture ou encore lancer des obscénités à la figure de quelqu’un sont des actes qui, par leurs conséquences pour les autres, sont considérés comme violents. Et choisir de parler de « violence structurelle » implique qu’il est impossible de se limiter à la violence physique.

Remarque importante, considérer comme violent ce qui ne relève pas des coups et blessures ne signifie pas que « tout est violence » ou que « la violence est partout ». Contraindre des gens à travailler sous la menace d’une arme à feu n’est pas la même chose que de payer un salaire minable à une caissière de supermarché. Frapper son patron n’est pas la même chose que de participer à un piquet de grève. Et crier après quelqu’un n’est pas la même chose que de lui envoyer une lettre furieuse. Nos comportements revêtent beaucoup de nuances et, à partir d’un certain point, il n’y a aucun

sens à qualifier de violent ce que nous sommes en train de faire. Banaliser la violence n'est pas la preuve d'un grand esprit et ce n'est pas prodigieusement révolutionnaire. C'est un prétexte pour ne pas réfléchir sur les frontières éthiques que nous devons tracer à nos actions.

L'affirmation : « que nous utilisions ou non la violence ne change rien » est vraie dans le sens où caractériser une action comme violente ou non violente ne nous dit rien sur sa valeur, sa légitimité ou son utilité. Mais elle n'est pas appropriée dans le sens où il existe une différence entre organiser une veillée aux chandelles et briser les rotules à quelqu'un. De telles actions ont des implications éthiques qui requièrent des explications différentes. C'est d'autant plus évident que si nous adoptons un comportement violent et commettons quelque erreur, les résultats seront bien plus dangereux que dans une autre démarche. Piller une entreprise familiale, fracasser l'auto que des gens qui vivent dans la pauvreté n'ont pas pu assurer, ou viser les passants avec cette bouteille que vous vous sentez inspiré de leur lancer, sont des comportements qui ne peuvent pas être traités à la légère.

VIOLENCE ET RADICALITÉ

Le recours plus ou moins rapide à la violence est souvent l'étalon par lequel les militants jugent le « radicalisme » politique d'un individu donné. Mais frapper un policier avec un bâton n'est pas nécessairement plus radical que d'entamer une grève de la faim. De plus, et c'est plus sérieux, nos opinions politiques ne se définissent pas par les moyens que nous utilisons. Bien des gens ont recours à des méthodes extrêmes dans leur propre intérêt : les cyclistes, les supporters de football, ceux qui pratiquent le *base jump* ne sont pas pour autant des opposants du système politique de leur société. Hiérarchiser les militants sur le critère de leur recours à la violence est aussi injustifié que stérile. C'est donner à des actions violentes un sens qu'elles n'ont pas. Elles ne sont que des moyens parmi tant d'autres, et ce ne sont pas le premier choix des militants.

Pourtant, dans les cercles d'activistes qui s'imaginent figurer parmi les meilleurs, on trouve aussi une redéfinition de la révolution ; elle ne s'applique plus à un changement de la structure

sociale, mais à un moment de toute-puissance béate, celle qu'on associe souvent aux insurrections.

Certes, une insurrection comme telle n'a rien de négatif. Elle étale les contradictions de la société, elle renverse provisoirement les relations de pouvoir, elle inspire les peuples, etc. Mais elle ne supprime pas foncièrement les rapports de domination. Et lorsqu'elle crée une vacance du pouvoir, si elle n'agence pas un contre-pouvoir de type fondamentalement différent, le vide sera rapidement comblé par les réactionnaires. Les insurrections constituent un moment important des révolutions, mais confondre ces deux événements revient à croire que toute la partie de hockey ne se joue qu'à l'instant du début.

En fin de compte, célébrer une résistance violente c'est méconnaître l'impact psychologique de cette violence. Les méthodes qui produisent des dommages matériels ou corporels, qui suscitent la peur, qui vont très probablement exacerber les hostilités, sont rarement sans séquelles pour les personnes présentes, aussi bien les responsables que les victimes et tous les gens qui sont entre les deux. En effet, des milliards de gens sont quotidiennement soumis à la violence des structures de leur société. Mais si chaque jour vous vous lancez dans la confrontation physique, si chaque fois que vous quittez la maison vous vous demandez si vous reviendrez vivant, ou si la crainte d'être arrêté est permanente, cela finira par vous ronger, vous et votre milieu social. Le coût de tout cela est inévitable et nécessaire dans certaines circonstances pour améliorer sur le long terme votre vie et celle de votre groupe. Mais rien de tout cela ne peut être traité à la légère : il est crucial d'examiner toutes les possibilités pour éviter de telles conjonctures.

TACTIQUES ET IMAGES

On accuse souvent les militants qui mènent des actions agressives de discréditer le message et les raisons qui inspirent le mouvement de protestation politique. Mais un tel argument présuppose que ces rebelles ne sont qu'une faible minorité qui, aux dépens du mouvement, captent presque toute l'attention parce qu'ils déchaînent les reportages de la presse à sensation. Le public recevrait ainsi un portrait dénaturé des contestataires et de ce qu'ils veulent : au lieu de s'aviser qu'il s'agit de citoyens qui s'investissent et s'insurgent contre

l'injustice sociale et les libertés civiques, il ne discerne qu'une meute de démolisseurs en folie. En résumé, les actes de violence aliéneraient la population.

Mais en est-il ainsi ? En fait, les reportages médiatiques n'examinent pas ces deux possibilités. La presse majoritaire se place rarement du côté de ceux qui contestent le système. Mais ses illustrations de la violence l'amènent à parler de la manifestation. Car elle ne se pose pas la question de cette alternative qui consisterait en un reportage sympathique ou une analyse adéquate des principes qui animent les protestataires ; l'alternative pour elle c'est : pas de reportage du tout. Ainsi un grand nombre de manifestations qui ont rassemblé des centaines de milliers de gens ont été occultées par la grande presse. En revanche, les militants hostiles à la violence utilisent fréquemment par la suite les tribunes que ces actes ont créées. Les manifestants violents volent rarement du temps que les médias auraient consacré aux autres protestataires, ils braquent l'attention des médias sur le mouvement tout entier.

L'interprétation sur la manière dont le public perçoit la violence porte une trace d'élitisme. En premier lieu, certaines personnes – pas toujours des blancs de classe moyenne – peuvent être beaucoup plus attirées par ces résistances agressives que par des marches gentiment orchestrées et des discours pleins de noblesse. Surtout, les gens ont leur propre vision des choses. Si vous voyez à la télé des individus qui renversent des voitures de police et y mettent le feu, est-ce que vous ne vous demandez pas pourquoi ils ont fait cela ? Et si cette action se trouve être dans le cadre d'une grande manifestation rassemblant des milliers de militants non-violents, est-ce que vous ne cherchez pas quelle est la différence entre ces deux groupes ? Et n'aimeriez-vous pas connaître le motif de la manifestation ? Et savoir ce que les groupes respectifs ont à dire sur leurs actions et comment ils les justifient ? Vous aimeriez comprendre et poser ces questions. Alors, pourquoi « les masses » n'aimeraient-elles pas se les poser aussi ?

Il est autrement plus important de souligner que l'action violente sert de prétexte aux forces de l'ordre pour une répression sévère de l'ensemble du mouvement. Elle ciblera indistinctement beaucoup d'activistes qui avaient délibérément évité toute participation à l'action de violence militante. C'est parfois une raison suffisante pour écarter ce type d'action, notamment dans des situations très

concrètes. Prenez un directeur d'entreprise qui se trouve déjà acculé parce qu'une vaste campagne populaire s'exprime en faveur de ses employés en lutte pour de meilleurs salaires et leurs conditions de travail ; ce serait discréditer un tel mouvement que d'aller piller la maison de ce patron.

Cependant, on ne peut pas soutenir d'une manière générale qu'une répression outrancière est provoquée par une action violente de militants. Cela signifierait tout simplement que l'État a le droit d'établir les règles du jeu, – ce dont aucun protestataire, violent ou pas, ne tirera jamais profit. S'il est nécessaire de discuter longuement de l'impact que l'action violente peut avoir sur ceux qui ne s'y associent pas ou ceux qui l'approuvent, ce n'est pas une raison suffisante pour la discréditer d'emblée.

À QUI APPARTIENT LA CONTESTATION ?

Les gens qui organisent des manifestations expriment frustration et colère lorsque des actions violentes sont menées à leur insu. Ils se trouvent confrontés à l'argument suivant : « la contestation n'appartient à personne. » C'est indiscutablement vrai sur le plan moral, philosophique et légal. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Peut-on ignorer les souhaits des organisateurs d'une manifestation qu'ils ont rendue possible ? Cela signifierait qu'il serait illusoire d'en attendre un résultat précis. Mais doit-on accorder aux organisateurs un quelconque titre de propriété ? » Voilà une étrange conception de l'anarchisme. Si nous ne partageons pas les objectifs des initiateurs, rien ne nous oblige à participer à leur action ; nous pouvons rejoindre ceux qui s'associent à nos propres demandes et mettre en route notre propre mouvement. (Il faudra affronter l'ampleur du défi, surtout quand il s'agit de mobiliser une contestation de masse à l'occasion d'une rencontre des Puissants, par exemple. Mais c'est une question de dimension qui ne remet pas en cause le principe énoncé.)

LA DIVERSIFICATION DES TACTIQUES

« La diversité des tactiques » revient comme un leitmotiv parmi ceux qui s'opposent à une stricte non-violence. Cette belle et généreuse idée n'est pourtant, en définitive, qu'une formule creuse. Prétendre

qu'une « diversité de tactiques » fonctionne plus efficacement que l'application dogmatique d'une méthode particulière en est une autre. Les non-violents souhaitent eux aussi une diversité de tactiques, ils veulent seulement qu'elles soient non-violentes ; leur divergence avec les militants partisans de la violence n'est pas une question de principes mais de détermination des bornes. Et toute approche qui préconise une diversité des tactiques doit fixer quelque part des limites pour être prise au sérieux. Je présume (et j'ose espérer) qu'aucun être qui accepte ce principe ne considère que pour s'opposer à un système d'éducation étatique il est acceptable de placer une bombe dans une école maternelle peuplée de bambins. Et une fois admise la nécessité de fixer quelque part des limites, la question n'est plus de savoir qui les établit (les partisans de la non-violence) ou qui les rejette (les partisans de l'action violente) mais de savoir où elles se situent. Ceci nous ramène à une discussion des tactiques et non à une controverse idéologique.

Ne nous engluons pas dans des discussions stériles sur la pertinence, la nécessité, l'efficacité de lancer des pavés contre les fascistes, d'incendier des centres de recrutement militaires ou de se préparer à la lutte armée : il faut plutôt décider quand cela devient admissible, nécessaire, bénéfique... Toutes les tactiques ne présentent pas la même utilité à un moment donné : Que voulons-nous ? Qui est impliqué ? Que peut-on faire de façon réaliste ? Quels seront nos moyens ? La diversification ne vaut que par l'ouverture à l'autre, la flexibilité et la palette de nos options. Mais célébrer la diversité comme une vertu en soi revient à fixer les moyens politiques comme on choisirait un soda sur le comptoir : on prend le dernier à la mode.

LES *BLACK BLOCS* ET DES QUESTIONS PLUS SÉRIEUSES

Malheureusement, beaucoup de nos discussions au sujet de la résistance militante s'enlisent dans des querelles au sujet des émeutes et des « *black blocs* ». Ce ne sont guère, à mon avis, les questions les plus urgentes à discuter quant aux modes de protestation. Franchement, je ne comprends pas les crises d'hystérie qui surgissent des deux côtés. Je trouve quelque peu déconcertante l'indignation morale que ces activités provoquent dans la classe politique et les médias, comme aussi parmi des militants non-violents. N'importe quel samedi soir, sous les chapiteaux à bière du Tyrol où j'ai pu passer

dans ma jeunesse, il y avait plus de dégâts matériels, de comportements ingérables et d'affrontements avec les policiers que dans la plupart des protestations des *black blocs*. Qui donc se soucie vraiment d'une vitrine brisée dans un McDonald's ? Comme me l'a dit une fois un ami canadien, c'est surtout une affaire d'assurance ; et cela éclaire pourquoi l'exagération de la signification politique d'un tel acte est tout aussi ahurissante. C'est une chose de sympathiser avec le groupe Rancid qui chante « je suis un jeune qui a beaucoup de problèmes ; et si je lance une brique peut-être que ça les résoudra »¹ ; c'en est une autre de croire vraiment que ça se passe comme ça. La brique guérira peut-être les symptômes des problèmes, ce qui serait génial, mais elle ne va pas enlever leurs racines. Pour que cela se fasse, nous devons changer radicalement la politique de gestion de la société, et pour réaliser ce tournant de l'histoire nous avons besoin de méthodes qui soient autres que celles qui consistent à « foutre la merde ». Nous devons évaluer en profondeur les tactiques que le Front de Libération des Animaux et le Front de Libération de la Terre utilisaient dans les années 1990 et au début des années 2000, réfléchir sur l'impérialisme, les luttes de libération, la guérilla, et discuter de la possibilité ou l'impossibilité d'une lutte armée dans l'hémisphère nord. Voilà qui ajouterait une dimension bien plus pertinente à nos discussions sur la violence et la résistance militante.

UNITÉ

Le débat sur la violence et la résistance politique implique une question sous-jacente qui est pour nous très importante : comment construire un mouvement unifié malgré les différentes préférences tactiques ? On pourrait s'attendre à ce que les partisans d'une pluralité d'approches se réjouissent de l'existence de militants non-violents dont les connaissances et le centre d'attention élargissent la gamme des tactiques disponibles. Ce n'est pas le cas. Au contraire, les militants non-violents se trouvent plutôt souvent assaillis de critiques virulentes. Lisez la citation de Peter Gelderloos, voix éminente parmi les partisans de la « diversité des tactiques » et auteur des ouvrages *Comment la non-violence protège l'État* (2005) et *L'Échec de la non-violence* (2013) :

« La non-violence a échoué à un niveau global. Elle s'est révélée être en bonne amitié avec les gouvernements, les partis politiques, les départements de police et les ONG, elle trahit nos luttes pour la liberté, la dignité, le bien-être. La grande majorité de ses partisans n'ont rien de plus pressé que d'être bien acceptés par les médias, l'État ou les généreux bienfaiteurs. Ils utilisant n'importe quel coup fourré, manipulation ou forme de violence qui leur tombe sous la main (par exemple l'attaque de camarades qui protestent, la collaboration avec les flics pour effectuer des arrestations). Ils veulent remporter la victoire, même au prix de la division et de la mort du mouvement. Beaucoup se sont révélés être des opportunistes, des politicards ou des carriéristes. Et la minorité dans ce courant, fidèle à ses principes, à l'histoire de son mouvement, n'a toujours pas répondu au sujet des échecs du passé ou des déficiences du présent. »²

Malheureusement, Gelderloos et beaucoup de ses compères montrent peu d'intérêt à construire des liens entre les militants dont la tactique diffère de la leur. Ils espèrent plutôt des circonstances où, comme Gelderloos le dit, chaque partie « ne tiendrait simplement pas compte de l'autre »³.

Mais à quoi cette attitude sert-elle si nous voulons construire des mouvements plus larges ? Je sais qu'il existe des anarchistes qui pensent qu'une telle idée est oppressante. Je rejette ce type d'interprétation sans aucun sens politique. Cette opinion peut gratifier des sentiments personnels de supériorité morale, mais elle n'aide certainement pas la vaste majorité des gens sur cette planète qui pâtissent de structures sociales oppressives. Même si c'est parfois difficile, s'impliquer avec des gens qui pensent différemment et témoigner d'une volonté de coopérer avec eux malgré tout reste essentiel pour parvenir à un changement social radical. Répondre avec méfiance aux différences d'opinions, se contenter de dire « bon, tu as tes opinions et moi j'ai les miennes » ou « fais ce que tu veux, mais ne me marche pas sur les pieds » n'est libérateur que pour un hyperindividualiste. Cela évoque la Gewissensethik protestante, « l'éthique de la conscience », grâce à laquelle chacun s'accorde un satisfecit et gomme la réalité de la situation générale, ou bien fait semblant d'être concerné. L'image que l'on a de soi ne doit pas devenir plus importante que la conscience révolutionnaire. C'est l'un des plus grands problèmes de la culture militante aujourd'hui.

CONCLUSION

Même si cela doit choquer plus d'un lecteur, ma volonté d'atteindre des gens d'opinions différentes m'incite à emprunter des idées radicales à des auteurs qui ne sont pas anarchistes. Aussi je rappellerai l'exemple du groupe danois Blekingegade qui, dans les années 1970-1980, volait les convoyeurs de fonds, les postes, les entrepôts, pour financer les mouvements de libération du tiers-monde. Trois anciens membres, après avoir passé plusieurs années en prison, commentaient en 2009 leurs actions dans un texte que je considère comme un guide approprié, même pour les anarchistes, sur la question de la violence⁴ :

« Si le slogan que la fin justifie les moyens implique que tous les moyens sont bons pour réaliser le but que vous vous fixez (quels que soient leurs conséquences pour les autres), alors le groupe Blekingegade n'a jamais appliqué ce slogan. A contrario, nous n'avons jamais cru que la fin ne justifie jamais les moyens. Enfin, une troisième option plus réaliste que les deux autres se dégage : toutes les fins ne justifient pas tous les moyens, mais, selon les circonstances, certaines fins justifient certains moyens. »

À suivre ce conseil on peut aller loin.

Gabriel Kuhn

Traduit par Ronald Creagh et Christophe Deschler

Notes :

1. Tiré de I Wanna Riot, une chanson de Rancid (1994), <http://rancidrancid.com/>.
2. Peter Gelderloos, *The Failure of Nonviolence : From the Arab Spring to Occupy* (Seattle : Left Bank Books, 2013), p. 18.
3. *Ibid.*, p. 281.
4. Niels Jørgensen, Torkil Lauesen, and Jan Weimann, « It Is All About Politics », in Gabriel Kuhn (ed.), *Turning Money Into Rebellion: The Unlikely Story of Denmark's Revolutionary Bank Robbers* (Oakland/Montreal: PM Press/Kersplebedeb, 2014), p. 78-79.